

Lundi 9 janvier 2017 : Lettre de Zola à Cézanne

*. lettre d'Emile Zola à Paul Cézanne, datée du 20 avril 1866.*

J'éprouve une joie profonde, mon ami, à m'entretenir seul à seul avec toi. Tu ne saurais croire combien j'ai souffert pendant cette querelle que je viens d'avoir avec la foule, avec des inconnus ; je me sentais si peu compris, je devinais une telle haine autour de moi, que souvent le découragement me faisait tomber la plume de la main.

Je puis aujourd'hui me donner la volupté intime d'une de ces bonnes causeries que nous avons depuis dix ans ensemble. C'est pour toi seul que j'écris ces quelques pages, je sais que tu les liras avec ton cœur, et que, demain, tu m'aimeras plus affectueusement.

**Imagine**-toi que nous sommes seuls, dans quelque coin perdu, en dehors de toute lutte, et que nous causons en vieux amis qui se connaissent jusqu'au cœur et qui se comprennent sur un simple regard.

Il y a dix ans que nous parlons art(s) et littérature. Nous avons souvent habité ensemble - te souviens-tu ? - et souvent, le jour nous a surpris discutant encore, fouillant le passé, interrogeant le présent, tâchant de trouver la vérité et de nous créer une religion infaillible et complète.

Nous avons remué des tas effroyables d'idées, nous avons examiné et rejeté tous les systèmes et, après un si rude labeur, nous nous sommes dit qu'en dehors de la vie puissante et individuelle, il n'y avait que mensonge et sottise.

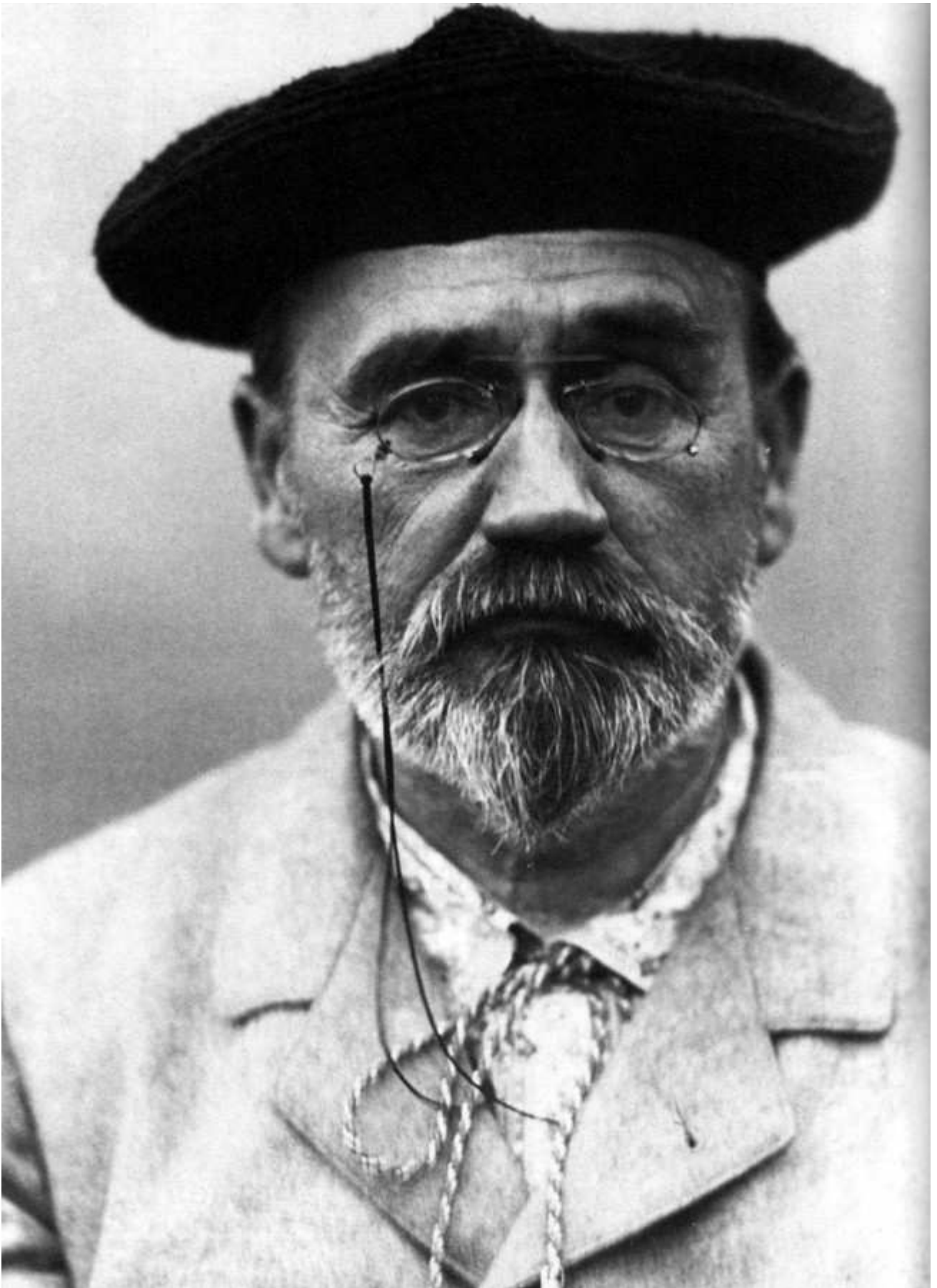
Heureux ceux qui ont des souvenirs ! Je te vois dans ma vie comme ce pâle jeune homme dont parle Musset. Tu es toute ma jeunesse ; je te retrouve mêlé à chacune de mes joies, à chacune de mes souffrances. Nos esprits, dans leur fraternité, se sont développés côte à côte. Aujourd'hui, au jour du début, nous avons foi en nous parce que nous avons pénétré nos cœurs et nos chairs.

Nous vivions dans notre ombre, isolés, peu sociables, nous plaisant dans nos pensées. Nous nous sentions perdus au milieu de la foule complaisante et légère. Nous cherchions des hommes en toutes choses, nous voulions dans chaque œuvre, tableau ou poème, trouver un accent personnel. Nous affirmions que les maîtres, les génies, sont des créateurs qui, chacun, ont créé un monde de toutes pièces, et nous refusions les disciples, les impuissants, ceux dont le métier est de voler çà et là quelques bribes d'originalité.

Sais-tu que nous étions des révolutionnaires sans le savoir ? Je viens de pouvoir dire tout haut ce que nous avons dit tout bas pendant dix ans.

Le bruit de la querelle est allé jusqu'à toi, n'est-ce pas ? Et tu as vu le bel accueil que l'on a fait à nos chères pensées. Ah ! Les pauvres garçons, qui vivaient sainement en pleine Provence, sous le large soleil, et qui couvaient une telle folie et une telle mauvaise foi !

Car - tu l'ignorais sans doute - je suis un homme de mauvaise foi. Le public a déjà commandé plusieurs douzaines de camisolles de force pour me conduire à Charenton. Je ne loue que mes parents et mes amis, je suis un idiot et un méchant, je cherche le scandale





Paul Cézanne en 1861

Cela fait pitié, mon ami, et cela est fort triste. L'histoire sera donc toujours la même ? Il faudra donc toujours parler comme les autres, ou se taire ? Te rappelles-tu nos longues conversations ? Nous disions que la moindre vérité nouvelle ne pouvait se montrer sans exciter des colères et des huées. Et voilà qu'on me siffle et qu'on m'injurie à mon tour.

Vous autres peintres, vous êtes bien plus irritables que nous autres écrivains. J'ai dit franchement mon avis sur les médiocres et les mauvais livres, et le monde littéraire a accepté mes arrêts sans trop se fâcher. Mais les artistes ont la peau plus tendre. Je n'ai pu poser le doigt sur eux sans qu'ils se mettent à crier de douleur. Il y a eu émeute. Certains bons garçons me plaignent et s'inquiètent des haines que je me suis attirées ; ils craignent, je crois, qu'on ne m'égorge dans quelque carrefour.

Et pourtant je n'ai dit que mon opinion, tout naïvement. Je crois avoir été bien moins révolutionnaire qu'un critique d'art de ma connaissance qui affirmait dernièrement à ses 300 000 lecteurs que M. Baudry était le premier peintre de l'époque. Jamais je n'ai formulé une pareille monstruosité.

Un instant, j'ai craint pour ce critique d'art, j'ai tremblé qu'on n'allât l'assassiner dans son lit pour le punir d'un tel excès de zèle. On m'apprend qu'il se porte à ravir.

Il paraît qu'il y a des services qu'on peut rendre et des vérités qu'on ne peut dire.

## Le contexte historique :

- La « querelle » dont il est question est peut-être celle qui opposa les idées de Pierre-Joseph Proudhon à Zola à propos du rôle de l'art (suite à une peinture de G Courbet).
- L'amitié Cézanne-Zola :

Nous sommes en 1866 : E Zola est à Paris depuis 1858, sa carrière littéraire a commencé puisque il a déjà publié « *les contes à Ninon* » en 1864.

La vie d'artiste de Cézanne commence en 1862, à l'académie Suisse du quai des Orfèvres, où il rencontre Pissarro et Guillaumin.

**Cézanne** est né à Aix-en-Provence en 1839, et mort en 1906. **Zola**, né à Paris l'année suivante, et qui a passé son adolescence à Aix, est mort quatre ans plus tôt. Ils se sont connus au collège d'Aix en 1853, ou 1854, et leur amitié fait partie de l'Histoire.

Ce n'est jamais drôle d'être un petit nouveau. Emile avait treize ans lorsqu'il entra au collège Bourbon d'Aix-en-Provence, et dans cette ville, petite, étouffante tant elle était enclavée, il était un étranger. Son père, qui était mort quatre ans auparavant, était italien; Emile lui-même n'est devenu citoyen français qu'à l'âge de vingt et un ans. Sa mère, veuve, arriva du Nord de la France, où il avait passé ses premières années. Au collège, les garçons provençaux l'appelaient le "franciot", à cause de son accent parisien. Il souffrait aussi d'un léger zézaïement. Il n'était pas grand mais il était brillant et du genre à potasser. En fait, il était le souffre-douleur favori. Il fut envoyé en pension.

Il y avait un gamin, légèrement plus âgé et plus coriace qui s'appelait Paul. C'était également un étranger. Lui aussi était d'origine italienne et c'était un enfant illégitime. Il ne descendait pas de l'une de ces anciennes familles bourgeoises ou aristocratiques, qui avaient fait la société collet monté d'Aix. Son père était un dur et rude autodidacte qui avait travaillé de sorte à se hisser du statut de fabricant de chapeaux à la fondation de la première banque aixoise et qui avait acheté les quarante-cinq acres du Jas-de-Bouffan, lequel sous Louis XIV, avait appartenu au Marquis de Villars, Gouverneur de Provence.

La famille d'Emile était pauvre aux yeux de la société aixoise, celle de Paul c'était pire: c'étaient de nouveaux riches. Ni comme élève, ni à aucun autre moment de sa vie, Paul ne remua le petit doigt pour travailler à sa popularité. Il passa outre les interdictions de la pension, venant en aide à Emile, il se

bagarra et fut puni à cause de ses blessures. Le jour suivant, Emile remercia Paul en lui offrant en cadeau un panier de pommes.

Paul était Cézanne et Emile était Zola.

Le plus extraordinaire, était l'intensité de leur amitié. Les livres sur Zola font référence à son camarade de classe Cézanne, et ceux sur Cézanne à son camarade de classe Zola, comme si chacun était une note dans la vie de l'autre. C'était bien plus que cela. L'amitié entre les deux était de l'intensité de celle de David et Jonathan et -- bien qu'avec des revers -- c'était pour la vie.

Batistin Baille est un nom dont on ne se rappellerait pas aujourd'hui s'il n'avait été le troisième des "trois inséparables", bien que son rôle fût toujours subordonné à Cézanne et Zola. Ces trois-là faisaient de longues promenades dans la campagne autour d'Aix. Ils pique-niquaient, ils nageaient dans la petite rivière de l'Arc. C'était une existence arcadienne, un idéal du bonheur.

[Au début de *L'Assommoir*, il y a une description de la désolante blanchisserie de Paris où travaille Gervaise, et là, elle se souvient du temps où elle était blanchisseuse à Plassans (le nom fictif utilisé par Zola pour Aix): "Nous amenions le linge à la rivière. Cela sentait meilleur qu'ici. C'était un endroit charmant, un coin sous les arbres avec une claire eau courante". Les souvenirs de Gervaise faisaient écho à la lettre connue que Cézanne adressa d'Aix à Zola à Paris. "Te rappelles-tu du pin qui, planté sur la rive de l'Arc, inclinait sa tête touffue au dessus de la rive escarpée..."]

. Dans une partie autobiographique de *L'Oeuvre*, Zola écrit: "ils passaient des jours entiers tout nus, allongés sur le sable brûlant puis plongeaient encore dans l'eau... Ils vivaient pratiquement dans l'eau et la clarté du soleil semblait prolonger leur enfance..."

Leur correspondance, cependant, pour ce que nous en connaissions, cesse en 1887, l'année de la publication de *La Terre*. Pendant longtemps, la dernière missive connue entre les deux hommes datait de 1886, alors que Cézanne remerciait fraîchement Zola de l'envoi de *L'Oeuvre* (« *Mon cher Emile, Je viens de recevoir L'Oeuvre, que tu as bien voulu m'adresser. Je remercie l'auteur des Rougon-Macquart de ce bon message de souvenir, et je lui demande de me permettre de lui serrer la main en songeant aux anciennes années* ».)

(On a retrouvé, en 2013, une lettre datée de 1887.)

Il n'en fallait pas plus pour que l'on imagine que le portrait que, dans *L'Oeuvre*, Zola donne d'un peintre maudit, raté, et sombrant dans la folie, ait déplu à son vieil ami, qui s'y serait reconnu, et que leurs relations aient alors cessé. La lettre retrouvée de 1887 prouve qu'il n'en est rien, et que la légende des deux amis d'enfance brouillés à la suite du portrait que l'écrivain aurait fait du peintre ne tient pas la route. Rien ne dit qu'on ne découvrira pas, dans les années qui viennent, des témoignages de rapports d'amitié ayant perduré jusque dans les dernières années des deux artistes.

Si leur rupture relève de la légende, leur amitié a, elle, été bien réelle. Il s'agit même d'un cas assez unique, un futur peintre et un futur écrivain qui se connaissent sur les bancs d'un collège de province, partagent de communes aspirations, et finissent par être reconnus, chacun dans son domaine, comme un Maître, et comme le chef d'une école. Le destin, parfois, joue de ces tours romanesques.

Leur correspondance croisée, éditée aujourd'hui pour la première fois - les lettres de chacun d'eux ayant été depuis longtemps publiées séparément, hormis celle de 1887 - est en soi un roman : l'histoire

d'une amitié, de deux adolescents qui voient chacun dans l'autre son propre reflet, et qui vont gagner, peu à peu, et parallèlement, une célébrité qui suscitera longtemps le rejet, voire la haine.

Après la publication de l'"Oeuvre", bien des évènements vont interférer pour modifier les choses : La mort du père de Cézanne va libérer celui-ci de ses problèmes financiers et de la reconnaissance qu'il doit à Zola pour toute l'aide financière apportée par celui-ci au soutien de sa femme Hortense et de Paul, son fils. Ceci faisant, il s'éloigne aussi du monde où Zola évolue désormais et qui n'est plus le sien. De son côté, Zola va entrer à partir de 1888 dans la dernière période de sa vie où il aura beaucoup de préoccupations qui l'éloigneront encore plus de son amitié avec Cézanne : sa double vie avec Jeanne Rozerot et ses problèmes avec Alexandrine, son épouse. Ces derniers, à peine dissipés en 1895, c'est l'affaire Dreyfus qui le tiendra préoccupé jusqu'à sa mort. Peu de place pour une amitié qui s'est refroidie. Qu'on ne dise plus qu'elle ait disparue. Elle subsiste belle et bien : si Zola n'a plus la patience, ni la possibilité de la faire revivre, lui qui a toujours répondu présent pour aider Cézanne; Cézanne, lui de son côté, témoignera, par deux fois au moins de son amitié pour Zola. La première en 1902, à la mort du romancier où il pleure la journée entière dans son atelier des Lauves. La seconde, à l'aube de sa mort en 1906, où il assiste, assis sur un banc au dernier rang de l'assistance, à l'inauguration d'un buste de Zola. Il est seul et il pleure.

Non Zola et Cézanne n'étaient pas fâchés. ....Et la vie sépare ceux qui s'aiment, tout doucement, sans faire de bruit... (J. Prévert)